

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 16

Artikel: Il y a cinq ans
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200069>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,30.

Les abonnements d'ont des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui prendront un nouvel abonnement dès le 1^{er} avril recevront gratuitement la collection des numéros du CONTEUR parus depuis le 1^{er} janvier.

BUREAU DU CONTEUR VAUDOIS
Ruelle Saint-François (maison de l'imprimerie Vincent).

Il y a cinq ans.



— On est tout de même bons amis —
— Ja freili! —

Reproduction du transparent qui, le 24 janvier 1898,
décorait le Bureau du CONTEUR VAUDOIS.

Le revenant de 1803.

A la Cathédrale, mardi, après la cérémonie patriotique. Le public s'est retiré, avec les magistrats, les fanfares et les choristes. Cependant la vaste nef n'est pas encore redevenue tout à fait déserte. Deux ou trois ombres glissent le long des bas-côtés ; et, au tintamarre des chœurs, de l'orgue et des cuivres n'a pas encore succédé le silence sépulcral des églises vides. Tout l'édifice vibre d'une musique très douce. Il redit tout bas les dernières strophes de la *Cantate* de M. Dénéreaz :

Et des bords du lac argenté
Jusqu'au sommet de l'alpe grise
Montera, par tous répété,
Ce cri du cœur, notre devise :
Patrie et liberté !

« Patrie, Liberté... Liberté, Patrie ! » fredonnent, comme mille petites voix qui se répondent, les colonnettes, les chapiteaux, les fines nervures des ogives, les arcs, les rosaces, les volutes, les trèfles, les niches et les corniches. « Patrie, Liberté ! chuchotent les hauts piliers, la voûte, les vieux vitraux aux teintes d'or et de feu, le bois sonore des stalles ajourées, les portes, les dalles, les tombes des évêques croisés et mitrés. « Liberté... Patrie ! » C'est un bruissement de menues ondes chantantes qui va s'affaiblissant de plus en plus, telles

sur la grève de nos lacs les caresses légères du flot par une belle journée d'été.

Combien de temps durèrent ces harmonies expirantes ? Je ne sais. Elles n'avaient pas encore cessé lorsque je vis, comme je vois le papier sur lequel je trace ces lignes, un personnage vêtu de gris surgir du sol et s'élever tout droit dans l'air, à la hauteur de la galerie la plus élevée, comme s'il eût été tiré du haut de la voûte par quelque ficelle. Si vous ne croyez, lecteur, à cette étrange apparition, je ne m'en soucie ; mais, comme dit Rabelais, un homme de bien, un homme de bon sens croit toujours ce qu'on lui dit et ce qu'il trouve par écrit.

Arrivé à la galerie, mon homme fantastique en enjamba la balustrade, s'approcha d'un particulier demeuré seul là-haut après le concert et lui tendit la main en s'écriant : « Liberté et patrie ! » L'autre écarquillait ses yeux et semblait pétrifié. « Liberté et patrie ! » répéta le fantôme d'une voix tonnante. Quel diable de mystère était-ce là ? Quoique peu porté à croire aux esprits, je vous avoue que je fus intrigué plus que je ne puis dire. L'escalier tournant de la tourelle à l'occident du porche des Apôtres était à deux pas de moi ; je m'y élançai, grimant les marches deux à deux, et cinq minutes plus tard je me trouvais sur la galerie d'en haut, à quelques pas des deux personnages.

— Mais enfin, me direz-vous qui vous êtes ? balbutiait l'individu tout à l'heure solitaire.

— Rassurez-vous, citoyen, répondit l'apparition, je suis un obscur député du Grand Conseil de 1803, et ne vous veux aucun mal. Je dormais depuis trois quarts de siècle, quand la furieuse canonnade de ce matin me réveilla. Une foule enrubannée de vert et de blanc emplissait les rues montant à la Cité ; je la suivis et pénétrai avec elle dans la Cathédrale. Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que le canton de Vaud célébrait son centenaire...

— Vous avez été... vous êtes un des patriotes qui nous émancipèrent... Est-ce à l'esprit de monsieur Monod ou de monsieur Pidou que j'ai l'honneur de parler ?

— Couvrez-vous, citoyen... Non, vous ne voyez devant vous ni Pidou, ni Monod, ni Laharpe, ni Muret, ni aucun de nos grands libérateurs, mais l'ombre d'un modeste patriote, Benjamin Bolomey, de Lutry... Pourquoi des Vaudois d'il y a cent ans, le destin m'appelle-t-il seul à revoir mon beau pays et à pousser avec vous le cri qui nous rallie depuis le 14 avril 1803 : Liberté et Patrie ? Je ne sais, et vous me voyez aussi étonné que vous-même, étonné mais ravi : les hymnes d'allégresse du peuple en fête, les discours de vos orateurs, tout chantait la patrie libre, heureuse et forte... Mais je vais rentrer bientôt sans doute dans le monde des âmes, laissez-moi vous poser vite deux ou trois questions.

— Je tâcherai d'y répondre de mon mieux, noble fondateur de notre canton.

— Appelez-moi *compatriote*, ce sera moins long, et dites-moi pour commencer comment vous vivez maintenant avec Berne.

— Dans les meilleurs termes.
— Bien. Et la situation de la Suisse quelle est-elle ?
— Très réjouissante.
— Vous n'avez pas eu de guerre ?
— Contre l'étranger, aucune, malgré quelques menaces. A l'intérieur, une seule fois, en 48 ; mais ce fut une de ces crises qui retrempe plus qu'elles n'éprouvent.
— Pas de famines ?
— Plus depuis celles de 1816, grâce aux chemins de fer.

— Les chemins de fer !
— Oui, compatriote Bolomey, des convois d'un grand nombre de voitures qui, grâce à la puissance de la vapeur, roulent d'un pays à l'autre, à toute vitesse, sur deux rubans d'acier... Cette traînée de nuages blancs que vous pouvez distinguer en ce moment dans la direction de Morges est la fumée vomie par la machine à laquelle est attelée un de ces convois.

— Je vois très bien votre fumée et la machine et dix, douze, treize, quatorze voitures qui glissent à sa suite derrière une lignée de peupliers... C'est merveilleux... Mais, dites-moi, qu'est-ce que cette carriole jaune qui roule sur ce pont, entre Saint-Laurent et Saint-François ? Elle ne fume pas celle-là.

— C'est une voiture de ce que nous appelons tramway, et que fait marcher le fluide électrique, au moyen de ces fils de métal qui forment un réseau au-dessus des rues. Ce même fluide, nous l'employons à éclairer nos voies publiques et nos maisons. Il nous permet aussi de transmettre en quelques secondes un message d'un bout du monde à l'autre, et même de converser avec un interlocuteur éloigné de plusieurs centaines de lieues.

— Votre figure respectable me dit que vous ne cherchez pas à me mystifier, mais je ne comprends rien à vos inventions... A jouer ainsi avec le feu du ciel, ne vous arrive-t-il pas de vous brûler les doigts ?

— Quelquefois, et c'est même toute notre personne qui brûle ; mais, ainsi qu'à la patrie, il faut au progrès ses victimes.

— Les vies humaines sont précieuses, citoyen, ménagez-les... Encore une question : la vigne, comment va-t-elle ?

— Plutôt mal que bien. Tous les maux de l'enfer s'acharnent sur elle : les champignons, les vers, les papillons, et surtout un maudit insecte, appelé phylloxéra, qui nous oblige à arracher nos souches et à les remplacer par des plants d'Amérique.

— Lutry est atteint aussi ?

— Hélas ?

— Voilà de bien affligeantes nouvelles. Mais dites-moi que le vigneron n'est pas encore désespéré.

— Il lutte, au contraire, avec le plus héroïque courage, et tout nous donne à penser qu'il sera finalement victorieux.

— Brave vigneron, je le reconnais bien là !... Vous me croirez si vous voulez, citoyen, mais je renoncerais volontiers à être un esprit pour partager avec lui un demi-pot.

L'ombre de Benjamin Bolomey avait à peine